

Journal d'une auto-destruction

Henri Mycose

I ère partie :

« Ils me l'ont volée »

C'est dur, c'est très dur même : vous avez une nièce, vous la voyez grandir, faire ses premières dents, apprendre à parler, faire des progrès, s'épanouir, devenir de plus en plus curieuse et poser toujours plus de questions à son oncle, moi, son oncle, toujours plus embarrassé, rougissant, consterné, bafouillant. Et puis un beau jour, on se surprend à lui parler de cette manière, à sa nièce :

« Fais bien attention à ton corps et à ta santé. Ne crois personne, jamais, même si on te dit « je n'ai jamais..., j'ai toujours.... ». Et puis j'espère que tu sais que les maladies sont transmissibles non seulement lors de l'éjaculation mais par la simple pénétration. Pardon d'être aussi cru. »

La première fois. Elle ressemblait à un petit écureuil. Quand elle est arrivée chez moi. Que je l'ai vue son sac de piscine à la main. Ses cheveux collés et pas coiffés, un

petit écureuil tout juste né. Tout à fait un écureuil, avec ses petits gestes, pour saisir, pour s'emparer. Ouvrir ma braguette. Un petit écureuil bien averti. Elle avait un pantalon rouge et un pull marron.

Je passe mon temps à ça. Penser à elle. Encore plus en ce moment. Je m'endors vers onze heures-minuit, je me réveille avec elle en tête. Vers cinq-six heures, en sursaut.

Jamais personne ne m'avait autant bouleversé. Qu'elle. Je ne peux plus approcher son corps, d'accord, il a été avec d'autres, d'accord. Par ma faute, le pire. Mon entière responsabilité. Cela a mis un mur, c'est vrai. Les trucs sexuels avec ces écrivillons, surtout.

La douleur, la perte, l'irréversible. Dans sa bouche, les mots les plus durs. Sans appel. Définitifs. Les films, les livres, les autres fois. J'ai lutté. Contre moi. Contre mes pulsions. Contre la morale. Contre mon amour. Et puis, rien à faire. Contre la délicatesse de ses attaches. Contre l'odeur, de sa peau. Je peux essayer d'en parler. Les mots qui me viennent à l'esprit : nette, précise, une odeur fraîche au-delà d'une odeur de corps, de peau jeune. Fraîcheur chez elle c'est autre chose que simplement jeune. Ça sent pas le corrompu. Le con rompu. Donc, c'est frais. Ça sent le pur. L'épure. Du moins, ça sentait. Par ma faute, encore une fois, mon entière responsabilité, c'est vrai.

Un corps comme ça, pas fini. Il y avait un côté sain. Pas vraiment beau. Qui n'exprime pas la personne. Tout ce qui est attaches, les coudes, les poignets, tout ça, d'une grande délicatesse. Très doux, pas anguleux, pas sec. Tendre, très accueillant, sensuel. Beaucoup de noblesse. Et puis. Et puis ces sagouins sont venus tout saccager.

Il m'arrivera sans doute encore de me masturber. Pour ces pratiques solitaires, comme celle du ver, quel manque d'enthousiasme. Je pense à ses aréoles et aux bouts. Ils ne sont pas roses mais bistrés. Comme cirés. Foncés, avec une pointe de violet dedans.

Comment dessiner la vacuité en multipliant les remarques gravées à l'acide. Brut et fascinant. Mais ils vont y passer. Cuhel, Parquin et compagnie. Aucune raison que je les épargne.

Cette faute que j'ai commise, c'est de l'avoir présenté à Guy Parquin, ce « grand irrégulier du langage ». Elle me réclamait cette rencontre. Quoi de plus facile pour moi, qui le connaissait depuis ses débuts dans l'avant-garde, voilà près de vingt ans.

Guy Parquin, donc, un poète pas radical qu'à moitié. Des yeux ammoniacs et une silhouette de menhir, difficile de le louper. Une âme de paladin et des colères noires et saines, disent ses amis du milieu. Et aussi : « Du roc, ce qu'il écrit, pas en style

Guillevico-peau de bique ! ». Et du tempérament à revendre. Mieux vaut pas le chercher. Fameux déclencheur de polémiques ! Quelques années plus tôt, il avait démissionné de son boulot de docker. Avait tout envoyé valser. Chantiers navaux et compagnons de route CGT. A l'époque déjà, aux prises avec d'incompatibles lectures. Et quelles lectures ! De quoi les mettre sur les nerfs, les accoreurs. Il l'avait rendu propre, l'image du syndicat, Parquin ! A se la couler douce dans son Algeco, pieds sur la table et plongé dans de l'Al Dante. L'original. Ah oui, Pas un ouvrier portuaire dans tout l'Europe à s'enquiller comme lui du Thomas Bernhard, s'effrayer certes de la grosseur de Moby Dick, volume dont il avait tout de même accompli une diagonale lecture tout en visionnant la copie VHS du « Nain l'avait grosse » chipée à un poto de chantier. Il les ébahissait les dockers ! Il y allait fort ! Il fallait le voir alors, brandir les reliures de la fine fleur de l'avant-garde devant les grutiers, signaleurs et caristes. Se réclamer de la prose à Nijinski, et partir dans de ses outrances ; beugler qu'on est dans la merde, copier de l'Artaud sur le dos des dossiers, bramer contre la France qui pue, chanter aux fiévreux des cellules de dégrisement des opéra de Maurice Roche, s'essayer à un numéro hommage à la poésie élémentaire en ventriloque Poitevin au sommet d'un vraquier, dégueuler courageusement sur Bègue-Bas-D'air, cut uper du Pagny pour l'entrelarder de Jean Trou-Bodie ; bref, il se faisait déjà un sérieux renom. Il allait loin dans l'altérité !

Il la radicalisait sa vocation naissante ; sa rébellion, c'était pas du Cesbron ! Il ne fallait déjà pas lui parler roman. N'allez pas vous risquer à prononcer ce mot catin en sa présence. Vous le regretteriez. « Ou alors que du micro-roman. Et pas nécromant ! Que ça cingle. Que ça vibre, que ça vive. Aucune concession à Das Kapital ni à ses putains.

Et puis partager hein, l'écriture collective. Je ne me lance pas là-dedans pour me faire un nom ».

Par « Là-dedans », qu'est-ce que désignait l'énigmatique ? S'agissait-il donc de ce cénacle très fermé de poètes triés sur le volet, par la grande porte duquel Parquin se fait fort d'être entré ?

C'est qu'il en a fait du chemin, lui qui est désormais aux avant-poste de l'incompromission littéraire. Il aiguise ses mots d'ordre, peaufine ses injonctions à l'insurrection. Le gueulard céleste a beau avoir du cœur et se ranger toujours du côté des humbles et des silencieux, des opprimés : fini et bien fini le temps des cachets minables et des subventions parcimonieuses.

Il est le sublime phallaphore qui a mis au point l'application du gyrostat lexical. Ça consiste sa méthode poétique, comme l'artiste l'explique pédagogiquement à ses ouailles, à faire tourner les mots sur eux-mêmes, et puis les phrases aussi, que tous les rouages se communiquent le mouvement à la manière des derviches-tourneurs. L'image a de la gueule. Le poète a de la gueule, démarche de gabier et mâchoires puissantes.

« Pas avec ça qu'on empêchera la propagation du roman », peut-on l'entendre maugréer. Il avait bien sûr un œil sur ses ventes, mot inconnu de son vocabulaire, il dit « mon dernier bouquin circule bien », avant d'enchaîner sur une citation de Virilio. Ne tempêtant jamais que pour mieux créer l'effusion, foirer rampant entre les chevilles des soit-disant victimes de ses inoffensives et si pardonnables foudres.

Un jour donc, où ma nièce s'était montrée particulièrement insistante, je l'emmène voir Parquin déclamer sa poésie. Un guitariste quinquagénaire et neurasthénique l'accompagne. Tout de suite je remarque ses yeux, à Parquin. Leur scintillement vitreux lorsqu'il voit ma petite. Je me dis « gaffe ». Mais tu parles. Le mal était fait. Je ne ferais pas le poids. Je la sens accrochée, remuée. Elle le fixe et n'en décroche plus. Elle est tout ouïe. La petite grognasse. Elle en peut plus.

La France qui pue

les taons l'attendent

les taons l'attendent pour moursure

ils mordent les taons

sont mordeurs la bête france est malade

la bête france fait meuh au milieu de moi

la bête france la gueule ouverte

les yeux de la france les yeux gros globuleux

les taons la mordent

sont une meute bourdonnante et puante

l'émeute est un mélange d'ignorance

la meute elle est très organisée très concertée concentrée

qui entoure la bête france depuis longtemps

la bête france est isolée

la bête france s'isole économiquement
la meute l'entoure
la meute mord la meute mord mortel telmor
les taons sont des zombis
qui sombrent dans l'oubli.
ça fait pas un pli.
Puis le taons oublie la france
la france est seule

J'ai subi la mort dans l'âme cette performance interminable. Le programme était conforme : la destruction du langage platement reconnue comme valeur positive officielle, puisqu'il s'agit d'afficher une réconciliation avec l'état dominant des choses, dans lequel toute communication est proclamée absente. Peu m'importait alors. Mon cœur battait la chamade. Le pire allait inévitablement arriver. Mais comment m'opposer ? Je venais de l'amener dans la gueule du loup. Des loups. C'était les dernières heures avant qu'elle ne devienne la garce ingrate et railleuse de leurs souhaits, la créatine infatuée de ce pandour aux prouts beckettians.

QL était aussi dans la salle. QL et son Anusareva dont je lui avais fait lire les poèmes. Elle en connaissait certains par cœur. Et il était là, devant elle. En chair et en os. Il faut bien que je reconnaisse cette chose incroyable, insensée, mais indéniable : j'étais fier de m'afficher avec eux ; fier de montrer à ma nièce que pour ces types je

représentais quelque chose qui avait à voir avec le pouvoir. La possibilité de récolter des fonds, une oreille attentive au CNL, l'organisation possible de colloques en fac.

La perf finie, je n'ai rien vu. Rien vu venir. Grouillements, bousculades, applaudissements, beuglements. Je la cherche. Où est-elle passée ? Parquin a quitté la scène. Il n'est pas dans sa loge. QL nul part en vue non plus. On m'agrippe. On me tient la jambe. J'ai la désagréable sensation qu'on cherche à faire diversion. Voire barrage. Que se passe-t-il ? Je crois capter des bribes de conversations qui ont partie liée avec ce manège qui va me rendre fou.

Je finis par me libérer. Parce que ça ne faisait maintenant plus l'ombre d'un doute, on me bloquait le passage, on m'empêchait d'avancer, de voir. Mais je me débattais. Je donnais des coups. je devenais un fauve. J'allais la libérer des griffes de ces tacherons de l'écriture, de ces épiciers du gosier. Je mis un grand coup de tatane dans la porte et filai dehors. Le camping car de Parquin était juste en face de moi, cloué sur le parking mais les amortisseurs jouant une drôle de valse caractéristique. Jamais je n'oublierai la scène qui s'offrit à mes yeux médusés lorsque je fracassai la vitre sans tain. Leurs rires aux éclats en voyant ma triste bobine sous les cordes. Ne prenant même pas la peine de se rafistoler une contenance. A peine si je gêmais. Voilà, c'était la fin. Elle prenait son envol avec ces corbeaux.

Je n'ai plus rien à perdre. Je n'attends plus rien. Ils ont donc raison d'avoir peur, raison de redouter le pire. Celui qui subit passivement son sort est poussé vers une folie qui réagit illusoirement à ce sort, en recourant à des moyens magiques. Terribles en tout cas. J'ai sombré, soit. Mais que cet écroulement révèle la communauté illusoire qui m'approuvait unanimement, et qui n'est qu'un agglomérat de solitudes sans illusions.